

Alice

Copyright © Marianne Tramoy (no.one.else@wanadoo.fr) - mars 2004  
Ont contribué à cette œuvre : Marianne Tramoy

Cette œuvre est protégée par la Licence Art Libre, disponible sur <http://artlibre.org/licence.php/lal.html>.  
L'autorisation est donnée de copier, de diffuser et de transformer librement cette œuvre dans le respect des droits de l'auteur.

Quinze heures. Seule. Le pot de Nutella ? Vide. Moi, allongée sur mon lit. Ma tête ? Vide. Mon cœur ? Vide aussi. J'ouvre les yeux. Le papier peint de ma chambre est rouge. J'observe. Mon bureau, dans le coin gauche. Il est recouvert de mes livres, de ces petites choses que l'on trouve au fond des poches et qui font la vie : vieux papiers de bonbons, petits mots froissés, lettres... Cimetière des sentiments enfouis loin, loin, très profond dans un sombre recoin du cerveau, mais que l'on est heureux d'avoir gardés... Heureux de les avoir retrouvés...

Les sombres poèmes accrochés de partout aux murs de ma chambre et mon regard qui s'accroche sur des mots...

Il faut bouger, ma grande. Remue un peu la purée de ton cerveau. Tu vas finir par te transformer en larve si tu continues !

Je me lève, ça tourne un peu. Je me rassieds, referme les yeux, les rouvre, rien n'a changé. Dommage. J'ouvre la porte de ma chambre, vire le chat, descends les escalier, enfille des chaussures, hurle « Je soooooors ! », claque la porte.

Dehors il fait beau, trop beau. Je marche vite dans la rue, attrape le bus. Pour aller où ? Bon, sang ! Où je vais, où je marche, qui je suis ? Ça n'a plus d'importance, on s'en moque, je m'en moque, je ne veux plus savoir. Je veux juste oublier, oublier qu'elle est partie. Peut être que si je m'en vais loin, je ne verrai plus son visage, peut être que si je me concentre sur le chien de la vieille d'en face, je n'entendrai plus son « À tout à l'heure ! ».

Elle n'est pas revenue, ça fait une semaine et elle me manque.

\*

\* \*

Judith, j'avais dix-sept ans quand je l'ai vue pour la première fois. Elle lisait du Freud à la bibli : « Psychopathologie de la vie quotidienne », je crois. Elle mordillait une mèche de ses cheveux noirs. Je me suis assise en face d'elle et je l'ai regardée. Au bout de quelques minutes, elle a levé les yeux, elle a cessé de mordiller ses cheveux et m'a jeté un regard interrogateur. Je lui ai raconté un tas de bêtises, ce qui me passait par la tête, je ne sais plus ce que c'était et ça n'a pas d'importance non plus. Et puis elle a refermé son livre dans un claquement sec, m'a fixée et m'a dit : « Tu veux sortir avec moi, c'est ça ? ». J'ai marmonné que non, que j'avais dû me tromper quelque part, que... Et je suis partie.

La deuxième fois, c'était dans ma rue. Elle marchait sur le trottoir d'en face, elle m'a aperçue, elle a traversé et on a marché l'une à côté de l'autre pendant un long moment, sans rien dire. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Judith, et qu'elle était désolée. Je lui ai dit que ce n'était pas grave, vraiment pas. Ce qui m'a frappée, c'est qu'elle était beaucoup moins assurée en plein air qu'au milieu des livres. Elle avait la main qui tremblait et elle parlait très bas, elle chuchotait presque. On s'est assis dans l'herbe, elle a paru soulagée. On a discuté longuement, je suis rentrée tard et je me suis fait disputer. Elle ne m'a pas donné son adresse, mais je savais que j'allais la retrouver.

C'est arrivé un mois plus tard, Judith m'attendait à la sortie du lycée, elle était excitée et elle voulait me montrer quelque chose. Elle m'a traînée à l'autre bout de la ville, sans un mot, juste en souriant ; on s'est arrêté en plein milieu du terrain vague elle a posé sa main sur la mienne et j'ai eu mal à la tête, je me suis débattue, il y avait quelque chose qui me farfouillait le crâne, qui me

volait mes souvenirs. Je suis tombée et quand j'ai rouvert les yeux, il faisait nuit. Elle était assise à côté de moi. Je me suis levée et j'ai voulu m'en aller. C'est là que j'ai compris qu'il y avait quelque chose en moi. Quelque chose qui pouvait réfléchir, raisonner, penser, ressentir. Quelque chose de pas humain. J'ai fixé Judith et j'ai sifflé « Qu'est ce que tu m'as fait ! » :

- Rien, c'est toi qui a fait ça toute seule, je voulais juste voir si je ne m'étais pas trompée... Si tu étais bien... Ça ne marche pas avec tout le monde tu sais, d'ailleurs tu es la première.
- Est-ce que tu as pensé que je n'en avais peut être pas envie, que j'étais bien toute seule dans ma tête, que je ne voulais pas de ce genre de... chose en moi.
- À qui tu veux faire croire ça, Alice ?

Elle avait raison, je n'étais pas crédible dans le rôle de la pauvre petite victime. J'avais été la première à dire que j'en avais ras le bol d'être quelqu'un de banal qui ferait son petit bout de chemin et qui ne laisserait pas de trace, j'étais la première à m'inquiéter de mon insignifiance, j'étais la première à me faire des films sur tout ce qui sortait un peu de l'ordinaire. Mais de là à me douter de ce jour. J'avais encore mal à la tête.

- C'est pas méchant, tu sais, m'a-t-elle dit. Il veut juste faire connaissance.
- C'est qui, « Il » ?
- C'est un paradoxe.
- Hein ?
- Une sorte d'esprit qui ne peut exister qu'avec son contraire. C'est-à-dire que maintenant tu es une personne parfaite. Tu es à toi toute seule le blanc et le noir, le bien et le mal...
- Et toi ?
- Je ne crois pas que tu aies besoin de savoir. Tu devrais rentrer chez toi, il est tard. Tu trouveras bien quelque chose à dire à tes parents.

Je n'ai pas cherché à comprendre, je suis rentrée, j'ai affronté le conseil familial, je leur ai dit que j'étais restée chez Éloïse pour réviser mes maths, j'ai dû être assez convaincante. Je me suis couchée.

La suite des événements s'est déroulée très vite. Je savais tout, j'avais tout, je pouvais tout faire. C'était assez drôle au début. Et puis j'ai commencé à me poser des questions. Est-ce que je pouvais basculer d'un côté ou de l'autre ? Est ce que la chose allait continuer à s'impliquer au même niveau que mon Moi initial ? Est ce qu'elle n'allait pas prendre le dessus ? Est ce que je vivais vraiment en symbiose avec elle ? Alors j'ai eu peur. Du moins, dans la mesure du possible. Vous avez déjà vu un être parfait avoir peur ? Plus j'avais peur et plus l'autre était confiant.

Pendant tout ce temps, j'ai vu Judith tous les jours, elle m'écoutait, elle laissait traîner des informations dans ses phrases et sa main tremblait de plus en plus. Je voyais bien qu'elle n'était plus très sûre de ce qu'elle faisait. Je lui ai pris la main, celle qui tremblait, je l'ai serrée et elle m'a dit qu'elle allait partir. Parce que je dirigeais tout et que je n'avais plus besoin d'elle, que j'étais assez grande et que je ferais de grandes choses. Qu'il fallait juste que je me laisse aller. Elle a pleuré un peu, a murmuré un « À tout à l'heure » et elle s'est estompée. Elle est devenue petit à petit transparente, comme si on la gommait et puis l'instant d'après il n'y avait plus rien. Juste son parfum qui flottait encore dans l'air. On ne peut pas être parfait à deux.

\*

\* \*

J'ai trouvé ce que je dois faire, ce que je veux faire. Je suis descendue du bus, je suis revenue sur mes pas, et j'ai observé les gens et mes réactions face à eux. Il y en avait des grands des petits, des beaux, des laids, des gros des maigres, des insignifiants, des grandes gueules et un petit garçon dans une poussette. Il avait de drôles d'yeux verts avec des paillettes dorées. Je le détestais déjà. Malgré ma répulsion, je me suis approchée de lui. J'ai la main qui tremble un peu. De dégoût. Je me suis forcé à frôler sa menotte et je lui ai dit « À tout à l'heure ».

J'ai fait une bulle de mon âme. Je flotte. Ce monde n'est pas fait pour les gens parfaits.